

HENRY KÉNOL

Le Désespoir  
des anges

roman

*ACTES SUD*

## PREMIÈRE PARTIE

*Le temps, il finit toujours par venir à bout des choses.*

Toute ma vie, on m'a répété cette phrase. Et aujourd'hui encore. Une fois de plus. Une fois de trop.

Ce matin, c'est Josué qui me l'a dite. Josué qui se croit plus sage que nous tous, du haut de ses cinquante-six ans. Je me redresse à demi, un coude sur l'oreiller. Josué, il parle comme ça, surtout après l'amour. Avec ses airs de grand diseur. Moi, ça ne me coûte pas de coucher avec lui de temps en temps. Il a l'expérience de l'amour et la patience de la maturité.

Je n'ai pas répliqué. Josué, c'est le plus ancien de nous tous. Il a la confiance des patrons. Il dit que cela n'a pas toujours été facile mais qu'avec le temps et beaucoup d'efforts, il a pu s'en sortir.

Parce que Josué, il croit dur comme fer qu'il a réussi. Depuis le temps qu'il est là à ramper pour garder son emploi et que nous l'avons sur le dos en permanence comme un chien sur une charogne. Mais la Madame, elle n'écoute que lui. Ce qui lui donne

droit de vie et de mort sur nous autres du petit personnel. Pourtant ce n'est pas moi qui irai me dresser contre lui. Moi, j'ai toujours été avec le pouvoir et pour l'instant, à l'hôtel, c'est Josué qui a le pouvoir.

Je n'ai pas répliqué, mais je ne suis pas du tout d'accord. C'est moins le temps qui aide à vivre que l'habitude même de la vie. Le temps, il ne vient jamais à bout des choses. Bien au contraire! Il prolonge ta douleur, comme ces vers, tout en dedans, qui te rongent les entrailles, ces fièvres qui te minent de l'intérieur ou ces mauvais rêves dans lesquels tu te débats tout éveillé. Je sais cela d'expérience. À presque vingt-huit ans, je suis déjà une vieille femme qui a vécu tout ce qu'il y avait à vivre de joies comme de peines, de plaisirs comme de souffrances ; qui a pleuré toutes les larmes de son corps au point qu'il ne reste qu'une vieille peau desséchée, comme ces hardes qu'on oublie au bout d'une ligne, sous la flamme d'un soleil de midi. Oui, je sais cela d'expérience, avec ce corps de vieille marqué par le fouet de l'existence.

Peut-être que je suis morte et que je ne le sais pas encore? Dimanche dernier, j'ai entendu le pasteur dire que l'enfer est sur terre. Même si je suis un peu d'accord, le pasteur, il peut dire ce qu'il veut : il a Dieu avec lui ; moi c'est le contraire. Je ne sais pas pourquoi je continue à me rendre à l'église en quête d'un pardon qui jamais ne viendra. Ou plutôt, si, je sais. C'est surtout pour plaire à ma tante Zia.

Ma tante Zia qui n'a jamais eu pour moi un seul mot de gentil. Tante Zia, à qui je dois ce travail à

l'hôtel parce qu'il n'y a pas trop longtemps, elle était en affaire avec Josué. Ensemble, ils ont même eu un enfant, qui aujourd'hui évolue dans le pays du Blanc. Je peux voir sa photo trôner sur la table branlante du petit salon. Plus jeune que moi, avec sa grosse tête d'imbécile heureux nourri au fast-food, arborant fièrement la casquette new-yorkaise et le tee-shirt blanc avec en rouge l'inscription : *The Big Apple*.

Je sais que c'est injuste d'en vouloir à ce visage sur la photo. Je devrais être heureuse qu'un autre s'en soit sorti. C'est juste que ces histoires de pays étrangers me font penser à Mario, et peut-être aussi à Samson.

Mario, et tous nos rêves qui se sont envolés. Mario et cette époque déjà lointaine où nous savions encore rire en parlant d'avenir. Quand nous pensions que le monde était à prendre et que le temps lui-même nous attendrait. C'était il y a plus de douze ans. J'étais jeune, belle, j'avais la peau encore lisse et me grisais d'être la favorite de l'un des plus puissants chefs de gang du pays.

Je me secoue. Ces images me font mal. Je refuse les souvenirs. Je n'ai d'ailleurs à me souvenir de rien : toute ma mémoire est sur ma peau, en cicatrices qui s'entrecroisent : sillons rougeâtres des rivières creusées à coups de lanières, bourrelets de mornes taillés à coups de canif. Là : cette ligne de chair boursouflée qui part du haut de mon ventre pour se perdre dans ma toison. C'est par là qu'ils me l'ont sorti, fruit pourri jeté d'un corps dans lequel plus rien ne pouvait croître. Non, je n'ai pas de mémoire. Seulement ces images qui me frappent comme un

poing chaque fois que je touche une de mes plaies. Chacune d'elles a sa mémoire. Des fragments de mémoire bien distincts les uns des autres dans un même corps de zombi. Je suis du doigt la ligne le long de mon ventre. Cette chair de ma chair, j'aurais aimé l'imaginer autrement qu'une boule sanglante. Aurait-elle eu mes yeux ?

Sans savoir, je continue à vivre, déjà morte tout en espérant que la mort viendra vite.

En attendant, comme dit tante Zia, il faut que je paie pour mes fautes. N'est-ce pas ce que je fais ? J'expie. Pour tout ce que j'ai fait, par amour ou par haine. Pour tous ceux qui sont morts à cause de moi. Pour tous ceux que j'ai tués d'un regard ou d'une parole. Pour ces visages suppliants desquels je me suis détournée, ces larmes qui m'imploraient et que j'ai ignorées. Il faut que je paie. Autant pour ce que j'ai fait que pour ce que je n'ai pas fait, par rancune ou par lâcheté, à l'époque où j'étais la femme de Dieu.

Dieu, bien sûr, c'était Mario. La jeunesse était reine. Nous voyions en tout adulte un ennemi. Nos parents avaient échoué. Tout ce temps qu'ils avaient passé à courber l'échine dans les *factories* des bourgeois, à faire reluire les parquets de leurs maisons, tailler les fleurs de leurs jardins, ou comme ma mère, se casser le dos dans leurs cuisines. Je la revois encore, toute luisante de sueur, avec, sur elle, cette odeur de friture qui m'indisposait. Je n'aimais pas aller dans cette grande maison. Ce n'était plus ma mère mais quelqu'un d'autre qui, les yeux baissés, s'affairait sur les casseroles et les fourneaux en subissant

les foudres de la patronne, une grande mulâtresse au nez retroussé et au regard méprisant. Ses mots m’atteignaient comme un fouet.

Aujourd’hui, j’ai cassé un plateau de verreries. L’esprit ailleurs j’ai trébuché et je me suis étalée dans un vacarme de verre brisé. Quand je me suis relevée, j’avais la main en sang. L’air absent, j’ai regardé ma paume et ce gros éclat de verre qui y était fiché. Moi, j’ai la peau qui donne et la moindre coupure y laisse une marque comme l’encre sur le papier. J’imagine déjà cette cicatrice nouvelle qui coupera en deux la ligne de ma main, sauf que cette fois, je me la serai faite toute seule.

Est-ce un signe ?

Après m’être fait penser, je me rends chez la patronne qui demande à me voir. J’ai le cœur calme mais je ne peux m’empêcher de me demander ce que je deviendrai après m’être fait renvoyer. Parce qu’il n’y a pas de doute, c’est ce qui arrivera.

Depuis que j’ai été embauchée, il y a plus d’un an, c’est bien la première fois que je pénètre dans le saint des saints. C’est ainsi que nous autres, du petit personnel, appelons le bureau des patrons. Seul Josué est habilité à s’y rendre chaque après-midi, pour les “rapports” de fin de journée. Je dois d’abord traverser le carré du comptable qui me jette un œil torve sans cesser de taper sur son ordinateur : celui-là, il doit être déjà en train de calculer mes prestations. Tout au fond, il y a la teinture opaque de la porte vitrée des patrons qui porte, en lettres d’or, l’inscription : Direction

générale. Avant même que je ne m'annonce par deux petits coups discrets, le claquement sec de la serrure électrique retentit. En pénétrant dans l'enceinte, une forte odeur de cuir me prend à la gorge. J'ai envie de tousser mais je me retiens. Tout juste devant moi, il y a le bureau vide de Monsieur, avec l'écran de son ordinateur recouvert d'un fourreau en plastique, pour le protéger de quelque poussière imaginaire. Je sais Monsieur présentement en voyage, comme d'ailleurs presque toujours, et c'est pour ça que c'est la Madame, notre vraie patronne. Je la vois qui m'observe, tout au fond, sur la droite, dans une pénombre parfumée au Givenchy. Je prends quand même le temps d'observer autour de moi : tout est propre, lustré, mais sombre et froid. Je me dirige vers Madame. Je veux soudain que tout cela finisse, pour être enfin seule avec moi-même et réfléchir à ce que je vais bien pouvoir faire maintenant que je n'ai plus de travail.

Tante Zia ne me gardera pas. C'est certain. Elle dira sans doute : déjà assez que je l'aie recueillie par charité chrétienne, par égard pour ma pauvre sœur qui s'est crevée au travail afin de pouvoir l'élever et lui inculquer des principes qu'elle a balayés d'un revers de main pour s'amouracher d'un voyou. Oui, pour tante Zia, j'ai tué sa pauvre sœur aussi sûrement que si je lui avais entré un poignard dans le cœur. Elle s'est éteinte dans ses bras, avec mon nom madichon\* sur ses lèvres moribondes.

Oui, il faut que je réfléchisse à ce que je vais faire. Ce n'est pas que j'aie peur. Il n'y a pas longtemps, je vivais dans la rue. Aujourd'hui, je ne suis plus aussi

alerte ni aussi pimpante qu'à l'époque où je faisais la jeunesse, mais j'ai assez d'expérience pour savoir que cela a peu d'importance. Une petite permanente, un peu de fard et le tour est joué. Les hommes qui passent font peu de cas de la beauté quand ils sont pressés d'assouvir leur faim de caresses, et mes cicatrices ne se voient pas dans le noir. Il faut que je réfléchisse, avec mon cerveau vide et mes lèvres sèches.

Aurais-je peur? Cela ne se peut pas. Les demi-mortes telles que moi n'ont peur que d'une chose, être condamnées à la vie éternelle. Alors je soutiens sans ciller le regard froid de Madame en me disant que, quoi qu'elle fasse, ce sera toujours bien moins que le mal que j'ai fait moi-même à beaucoup d'autres. C'est pour cela que j'expie, pour cela que jusqu'ici j'ai reçu sans plier ces coups de poing des hommes, aussi ceux de la vie, avec ma peau de mémoire qui encaisse sans ecchymoses, s'étire sans se déchirer mais conserve à la moindre éraflure le pus amer des souvenirs.

Et Madame, elle commence à parler, avec ses mots comme des épines. Mais les mots qui font mal, je connais.

Comme cette autre Madame, du temps de ma mère. Cette autre Madame, avec sa langue comme une lanière. Je n'aimais pas aller dans cette maison, mais elle faisait souvent appel à moi : quand ils avaient besoin de personnel supplémentaire pour servir dans leurs dîners de famille, à l'époque des fêtes ou lors des grandes réceptions que Madame organisait quelquefois pour les gros clients de Monsieur. Maman

et moi, nous ne pouvions pas cracher sur les petits bonus que nous apportaient ces extras, sans compter que mes services étaient payés à part. Cela ne me déplaisait pas de tournoyer dans tous les sens, le plateau en équilibre sur une main, au milieu de ces messieurs en costume et de ces belles dames en robe de soirée. Un bref instant, je m'imaginai que c'était mon monde. D'ailleurs, dans quelques années, il n'y aurait pas de raisons que je n'en fasse pas partie : j'étais bonne élève à l'école ; après, j'irais à l'université faire médecine. J'étais belle et j'attirais les regards. Je n'avais que quinze ans. Je n'ai pas vu venir ce qui allait suivre. J'aurais dû, pourtant. Il y avait ce garçon de dix-neuf ans, M. Ronald, le fils de Madame. Une espèce de gros tas de muscles épais, un malade d'haltérophilie qui marchait en roulant des épaules comme un débardeur. Il avait l'air mauvais, la lèvre pendante et baveuse comme un chien en rut.

Et en rut, il l'était.

Ils m'ont attrapée alors que je me dirigeais vers les dépendances. Maman était encore à servir mais ce soir-là, j'avais décidé de partir plus tôt et prétexté un malaise. M. Ronald avait avec lui deux amis de son club de sport. Je les connaissais un peu parce qu'ils fréquentaient la maison et je ne les aimais pas, à cause de leurs regards sournois. M. Ronald, il m'a mis une couverture sur la tête et m'a chargée sur son épaule comme un sac de riz. Je me suis à peine débattue, tant j'étais surprise. J'ai senti qu'ils grimpaient l'escalier puis j'ai entendu une porte se refermer. C'est alors que j'ai compris et que j'ai eu peur. J'entendais leurs gloussements étouffés, déjà

tout excités à l'idée de ce qu'ils allaient me faire. M. Ronald a retiré la couverture avant de me jeter sur le lit. J'ai voulu hurler mais il a plaqué sa grosse main sur ma bouche tout en m'arrachant les vêtements avec l'autre. Ses amis l'aidaient en me maintenant les bras et les jambes. Quand j'ai été nue, il s'est redressé un peu, le temps de faire glisser son short de sport sur ses jambes, puis s'est enfoncé en moi sans préambule.

Je n'étais plus vierge. C'est difficile de le rester longtemps quand on est une fille de la misère, qu'on a quinze ans et qu'on est jolie ; qu'on habite dans un bidonville à plusieurs dans une pièce et qu'on évolue dans le frottement des corps, avec tous ces jeunes mâles bien membrés qui vous sollicitent. Mais j'étais une fille sérieuse qui allait à l'école, savait comment se protéger et n'avait encore rien fait qui n'eût été de son plein gré.

Quand même, il m'a fait mal. Il se révélait à l'image que je m'étais faite de lui : cynique et brutal. Il s'enfonçait profond, à un rythme de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'il explose dans un grognement porcine. Ensuite, j'ai dû subir les deux autres, de nouveau lui, puis encore ses amis. Cela a duré ce qui m'a semblé des heures. Ils me retournaient dans tous les sens pour les positions les plus obscènes. Je les sentais aller et venir à l'intérieur de moi, puis le jet brûlant de leur semence meurtrir mes parois intimes et se répandre comme un poison au fond de mon ventre. Cela semblait ne plus devoir finir. Jamais je n'aurais cru qu'ils auraient pu me faire si mal avec leurs pénis, mais ils étaient brutaux.